

La « reconnaissance »,

un enjeu pour la démocratie

et pour la spiritualité.

(Quelques réflexions socio-politiques à partir du concept d'Axel Honneth)

INTRODUCTION : une lutte pour la reconnaissance qui appelle la démocratie à prêter attention au « spirituel » !

Derrière les multiples quêtes d'identité qui traversent notre société se cache une immense recherche de "reconnaissance" qui prend des formes extrêmement variées ; de nombreuses recherches récentes, tant en sociologie, en anthropologie, en sciences politiques qu'en philosophie¹, ont repris ce concept de "reconnaissance" pour comprendre les dynamiques sociales et les crises de la démocratie.

C'est dans ce contexte que le concept a été repris au sein de deux groupes de « Démocratie & Spiritualité » et « Vie Nouvelle » attelés à la difficile tâche de rechercher des étayages théoriques pour la préparation d'un Pacte Civique proposé en 2009 aux diverses forces politiques et spirituelles de ce pays : ces enjeux de reconnaissance peuvent en effet contribuer à éclairer (aux cotés d'autres types d'analyse) l'actuelle perte de légitimité de nos démocraties, les marges de manoeuvre de l'action politique, ainsi que l'apport potentiel des démarches spirituelles.

Voilà déjà 30 ans qu'Axel Honneth a repris au sein de l'École de Francfort ce concept hégélien en lui donnant une tournure critique : il a commencé par critiquer les illusions d'Habermas sur la société communicationnelle en montrant que le respect des procédures démocratiques est bien loin de suffire pour garantir la justice dans notre monde contemporain où les luttes pour la reconnaissance et l'emprise du mépris sont encore plus exacerbées que dans les sociétés traditionnelles dans lesquelles les cadres familiaux et communautaires garantissaient à chacun sa part de reconnaissance, souvent minime et inégalitaire, mais stable.

Progressivement, Honneth a élargi ses critiques aux divers effets pervers existentiels et sociaux de notre « post-modernité » : à la pauvreté, aux inégalités et aux exclusions sociales qui n'ont guère diminuées, la mondialisation économique et technologique ajoute de nouveaux phénomènes : elle détache les individus et les groupes sociaux de leur environnement porteur originaire et de leurs repères culturels ; elle les laisse complètement démunis face à la complexité des situations et à la multiplicité des choix qui sont à faire ! Les critères communs d'évaluation et les valeurs partagées se sont effrités et chacun est amené à s'exposer personnellement sans trop savoir comment les autres réagiront ; dans notre post-modernité, les figures du désir ont proliféré, les modèles de la famille, de la sexualité, de la convivialité, de la consommation se sont démultipliés ; les possibilités de bifurcation professionnelle ou conjugale foisonnent en permanence... à tout moment, il semble possible de changer de manière de vivre et de penser... mais en fait cette explosion des possibilités de choix existentiels est essentiellement virtuelle ! Elle envahit la scène médiatique et le champ de nos consciences... mais elle se heurte aux inégalités des conditions matérielles et à l'uniformité mouvante de la mode et des modèles sociaux dominants... et chacun se trouve amené à composer entre ses envies de saisir les opportunités qui foisonnent et les nécessités qui apparaissent bien contraignantes...

¹ Par delà Axel Honneth, cette réflexion s'appuiera aussi sur les apports d'autres courants contemporains, autour de Charles Taylor, Alain Erhenberg, mais aussi Wittgenstein...

Avec un cadre de référence aussi mouvant et aussi « décalé » à l'égard de nos conditions matérielles, comment savoir si nos options sont les bonnes ? Comment se faire reconnaître « à sa juste valeur » ? Qui peut conseiller et approuver ? Où rechercher une validation ? Et du coup, l'universelle quête de reconnaissance des individus et des groupes prend dans notre société une tournure plus dramatique avec un risque plus fort de ne pas trouver où se faire reconnaître, avec le sentiment diffus de se sentir « méprisé »... et avec la tentation constante de replis identitaires !

Tel est le lot de nos sociétés avancées ! Et répondre à cette quête de reconnaissance devient un enjeu vital tant pour la démocratie que pour la spiritualité ! Ce devrait devenir un « intérêt » partagé tant par les politiques que par les spirituels ! (Dans ce texte, les « politiques » englobent par delà les partis les « collectifs », les clubs, les revues... et les « spirituels » peuvent aussi être d'inspiration religieuse, mais aussi humaniste ou athée (Comte-Sponville, Zen...)).

En effet, il est de l'intérêt des forces politiques de retrouver une nouvelle légitimité en élargissant leurs missions par delà leurs fonctions administratives, sécuritaires ou redistributives (d'ailleurs fragilisées par l'hégémonie économique); car les politiques ont ici un réel pouvoir : ils peuvent apporter de vraies réponses (certes partielles et provisoires, mais comme le sont toutes les réponses en la matière) en créant une scène sociale qui n'enferme pas les individus ni les groupes sociaux dans des catégories réifiées de « consommateurs », de « travailleurs », d'« assistés » ou d'« inactifs », mais qui leur attribue un vrai rôle à jouer ! Les politiques ont le pouvoir de reconnaître les individus et les groupes comme « acteurs » et de leur redistribuer « confiance », « respect » et « estime de soi », dans la mesure où ils les prennent en compte là où ils « interagissent » réellement et où ils peuvent trouver du ressort, y compris donc dans leur dimension spirituelle. Entre les pratiques de notables et celle de technocrates, entre les flatteries populistes et les dossiers techniques, il y a pour les politiques un modèle d'action plus démocratique qui considère la pluralité des forces en présence comme des « partenaires » d'un pacte à réactualiser constamment... C'est à ce prix que la notion de Peuple reprendra des couleurs susceptibles de relégitimer la démocratie représentative...

Mais c'est aussi l'intérêt vital des mouvements spirituels que d'apporter à leurs adeptes de vraies réponses à cette même quête de reconnaissance qui est à la source du « retour du religieux » ou du « regain du Spirituel » et qui peuvent s'égarer sur deux écueils : le repli identitaire ou sectaire, et l'évasion affective et émotionnelle. A l'inverse, les parcours spirituels devraient pouvoir apprendre à conjuguer « recherche d'identité » et « respect de l'altérité », « développement personnel » et « vivre ensemble »... dans la mesure où ils redonnent « confiance », « respect » et « estime de soi »...

1. UNE APPROCHE EXISTENTIELLE : LES 3 SPHERES DE LA RECONNAISSANCE.

Axel Honneth considère que la « reconnaissance » est l'un des phénomènes les plus répandus parmi les hommes; il en fait l'expérience originaire à travers laquelle se constitue à la fois la subjectivité et la société, le « devenir soi-même » et le « devenir social ». Comme pour Hegel, c'est dans une lutte à mort que les sujets (individuels ou collectifs) se font reconnaître comme « maîtres » ou comme « esclaves », à moins qu'ils ne se hissent à un dépassement de cette dialectique ! Le ressort caché de toute histoire humaine (dans laquelle le « mépris » reste la chose du monde la mieux partagée...) c'est la recherche d'une reconnaissance ! Mais pour Honneth, celle-ci commence bien avant l'émergence du « sujet » et de la « conscience », dans des « interactivités » qui mettent au monde toute existence humaine de façon bien différenciée selon les environnements sociaux et les cultures : pour lui, il n'y a pas d'antériorité des consciences individuelles qui seraient amenées à s'affronter et qui pourraient se surpasser dans une dialectique, mais il y a **d'abord** des interactivités multiples d'où émergent des consciences fort différentes et fort mouvantes selon les contextes et qui entendent bien faire reconnaître leur singularité. Pour notre société moderne, cette recherche de reconnaissance se déploie à 3 niveaux :

11. La sphère intime des relations affectives où l'on peut prendre **confiance en soi**. Les apports de la psychologie de l'enfant et de la psychanalyse explicitent ce que la littérature et le sens commun nous disent de l'expérience structurante de l'amour pour la constitution du « soi » : c'est du bien aimé que l'on se reçoit, c'est de la « chair » de l'autre que l'on découvre sa propre « chair », avec tout ce que cela comprend d'incongru, d'insoupçonné, de surprenant... et qui échappe à la conscience et à la volonté ! Dans l'amour, chaque partenaire se découvre lui-même à travers la « reconnaissance » de l'autre.

Winnicott et les psychologues de l'enfant expliquent comment les soins prodigués par la mère, ses sourires et ses gestes suscitent chez l'enfant ses premières pulsions et comment, vers le 9^{ème} mois, il prend conscience que la mère a une conscience distincte face à laquelle émerge la sienne propre. Le jeune enfant se détache de la symbiose maternelle en créant un espace intermédiaire où il joue avec l'« objet transitionnel » et où il se reconnaît une place malgré l'absence qui lui est imposée. Cette confiance affective en soi devient constitutive de la personnalité ; elle permet d'affronter la réalité, de rencontrer l'autre et d'accéder à un discernement moral de façon apaisée.

George Mead résume ces interactions en expliquant que le « moi » naît du regard de l'autre sur moi et des réactions que l'autre manifeste face à mes propres réactions... soit du mépris, soit de la reconnaissance... qui suscitent à leur tour agressivité ou confiance !

Dans notre société moderne, cette « reconnaissance » par l'entourage proche est beaucoup plus volatile que dans les sociétés et dans les familles traditionnelles ; mais si elle est plus aléatoire et davantage semée de « suspens », c'est sans doute parce que cet environnement affectif et ces familles sont beaucoup plus mouvants, mais c'est aussi parce que chacun en est beaucoup plus détaché ! Les individus se sont libérés de leurs liens traditionnels et familiaux... mais cette indépendance se paye au prix fort, par une raréfaction des lieux naturels de reconnaissance... et la « confiance en soi » en est devenue beaucoup plus problématique...

12. La sphère sociétale des relations juridiques où l'on peut acquérir le **respect de soi**. Le droit nous donne des droits et des devoirs, et la modernité ne cesse de les élargir, sous la pression des luttes sociales et politiques; il nous rend légitimes pour participer au débat public (ce qui est particulièrement sensible quand on en est privé !) et nous permet ainsi de contribuer à la formation d'une volonté discursive. Il nous rattache à une communauté nationale et même inter-nationale qui, le plus souvent nous apparaît complètement abstraite et lointaine mais qui se rappelle à notre bon souvenir quand on passe les frontières ou quand les malheurs de l'existence nous amènent à faire appel à la solidarité nationale... et qui de ce fait reste potentiellement chargée de puissances multiples et « universelles » à l'intérieur des frontières nationales, indépendantes de nos qualités particulières. Mais cette institution d'un ordre juridique n'apporte pas seulement à tous les individus quels que soient leurs particularités le droit à la « reconnaissance » d'une appartenance à telle ou telle communauté avec tous les droits particuliers qu'il entraîne (c'est-à-dire la reconnaissance d'une série de créances), elle apporte aussi le droit à la reconnaissance par tous de chaque individualité dans son intégrité et avec ces particularités propres (relatives à son mode d'existence ou à son échelle des valeurs...)

Bref, ce droit nous reconnaît à chacun une existence autonome, il impose à tous, y compris à soi-même, le « respect de soi », dans toutes ses composantes... si tant est que ces droits ne restent pas purement formels... du fait de conditions matérielles et d'inégalités qui empêchent concrètement de les faire valoir !

Et si l'actuelle mondialisation apparaît à certains revêtue de violence, c'est qu'à travers les « désaffiliations », les « dérégulations » et les « précarisations » qu'elle engendre, elle fragilise le droit, ou du moins son exercice, là même où le droit apparaît le plus sensible : ce ne sont pas de froides réglementations techniques qui sont ici remises en question, mais bien plutôt, un certain nombre de droits fondamentaux (droit au travail, droit au logement, droit à choisir son mode de vie, droit à constituer dignement une famille...) à travers lesquels chacun pressent qu'il peut accéder au « respect de soi » !

13. La sphère intermédiaire des pratiques sociales où l'on peut gagner **l'estime sociale**, sans laquelle **l'estime de soi** n'est guère possible ! C'est sur cette sphère-là des activités professionnelles, associatives ou amicales que nous concentrerons davantage notre attention, car c'est là que le « pacte civique » peut déployer ses propositions (sans ignorer pour autant les interférences avec les deux autres sphères).

Si dans les sociétés traditionnelles, c'était le rang de naissance, le statut professionnel ou l'appartenance à telle ou telle communauté familiale ou sociale qui conféraient l'estime sociale et qui façonnaient les systèmes de valeur (le code l'honneur pour les nobles, la valeur travail pour les manants !) dans notre modernité, chacun a acquis la pouvoir (théorique...) de conquérir cette estime par ses qualités propres et par ses compétences personnelles ! Le travail, le business, l'école, les formations, les hobbies, le sport, les loisirs ou le voisinage offrent de multiples occasions de gagner l'« estime des autres »... à l'intérieur de cadres de référence qui évoluent de façon fort contradictoire : à la fois dans le sens d'une individuation (« chacun son chemin, chacun ses valeurs... ») et dans le sens d'un formatage uniformisant par les média et par les modes de production et de consommation...

Or dans notre société post-moderne, cette recherche de l'estime d'autrui a complètement changé de rythme et de tonalité : comme nous avons commencé à l'indiquer dans l'introduction, c'est devenue une véritable « foire d'empoigne » où chacun cherche à tirer son épingle du jeu sans guère de cohérence ni de continuité ! Sur les bancs de classe comme dans les ateliers ou dans les bureaux, sur les stades comme dans les orchestres, dans les labeurs de la semaine comme dans les loisirs du Week End, nous sommes continuellement pris dans une ambiance de compétition où chacun doit faire ses preuves ! Et beaucoup restent sur le banc de touche...

Théoriquement le nombre incommensurable des possibilités multiplie les chances de réussite : si on ne réussit pas dans un domaine, on peut toujours briller dans un autre... ou plus tard... Mais globalement, il n'en va pas ainsi... La proportion de personnes qui se sentent mal reconnus est bien plus forte que dans les sociétés traditionnelles ; le mépris semble n'avoir jamais été autant ressenti... malgré la vogue des valeurs de tolérance et de respect ! Pour certaines catégories de population (les femmes, les jeunes, surtout ceux des banlieues, les Beurs, les homosexuels...) l'estime sociale semble particulièrement difficile à décrocher sur les lieux de travail et plus largement dans la vie sociale... Et quand, par chance, elle est enfin acquise, elle reste instable et peu durable !

Du coup, ne se sentant pas estimés par les autres, beaucoup de nos concitoyens perdent l'estime d'eux-mêmes et deviennent beaucoup plus fragiles, et par contrecoup, souvent « indécis » ou « irrésolus »...

Plusieurs explications peuvent en être données :

- la dissolution des communautés de base (communautés de travail, de métier, de voisinage, de langue...) qui garantissait à chacun sa part de reconnaissance... de façon durable et solide, quels que soient les accidents de la vie.
- la mobilité des personnes tant géographique que professionnelle qui détruit chaque fois les foyers de reconnaissance.
- la fragilisation de toutes les relations humaines qui, à l'image des relations de couple, donnent une part plus grande à l'affectivité... et aux revirements d'humeurs et d'appréciation.

Mais la principale explication est à rechercher du côté de la grande fluidité des cadres de référence qui, seuls, permettent de reconnaître aux personnes telle ou telle valeur et qui, dans notre société sont particulièrement changeant, disparates, complexes, voire absconds. Comment en effet se faire reconnaître par des groupes qui ne partagent pas du tout les mêmes valeurs, ou qui en ont changé, ou qui ignorent nos propres valeurs ? Quelle estime peut-on attendre quand un relativisme généralisé des valeurs amène chacun à se calfeutrer dans son « quant à soi » et à se refuser à toute question au voisin au nom d'une tolérance dépersonnalisée qui, pour éviter de « heurter », nourrit en définitive l'indifférence et l'isolement ? Comment gagner l'estime de personnes qui « par principe » ne s'intéresseraient pas à nos principes ? Mais alors, quel principe, quel cadre de référence peut amener notre société post-moderne à « redistribuer » de l'estime à chacun de ses membres quel que soit ses valeurs et son mode de vie ?

Sans doute la réponse n'est-elle pas à chercher du côté de « super-principes » ni de « méta-valeurs » mais d'actions collectives qui ont sans cesse à se renouveler dans la dramaturgie des

reconnaisances insatisfaites. Et c'est là que le politique² a une place à prendre : face à l'emprise de l'économique et des média qui « traduisent en valeurs » la théorie du « choix rationnel » qui en définitive, au terme des échanges marchands ou communicationnels, renvoie chacun à ses seuls intérêts individuels, il peut susciter des « dynamiques collectives de reconnaissance » où les individus et les groupes pourraient s'impliquer existentiellement (cf § 42 et 51). Mais les diverses spiritualités ont aussi une place éminente à tenir pour montrer tout ce que l'authenticité d'une reconnaissance exige de dépassement de soi et de ses préjugés et jusqu'à quel degré de violence peut amener l'affrontement avec l'altérité (§ 41, 52 et 53) !

2. UN ECLAIRAGE PSYCHO-SOCIOLOGIQUES SUR LES PATHOLOGIES ET SUR LES POTENTIALITES DE NOTRE SOCIETE « POST-MODERNE » ;

Ces réflexions bien « théoriques » peuvent être testées dans une approche plus « empirique » des réalités sociales : Honneth nous invite à relire les diverses conflictualités qui traversent notre société et qui ont de multiples causes (inégalités ou exploitations économiques, rivalités de pouvoir, nationalismes, impérialismes...) en y recherchant cette dimension-là : toutes ces luttes, quel que soit le motif qui les a déclenchées, se présentent aussi comme des « luttes pour la reconnaissance », et elles se trouvent ravivées dès lors qu'entrent en jeu un sentiment de mépris, la honte d'une défaite ou la gloire d'une victoire... Dans tout conflit s'affrontent les intérêts et les forces, mais aussi les images et les identités !

Mais cette attention portée à cet aspect inhérent à tout antagonisme permet aussi de mettre en relief certaines conflictualités propres à notre « post-modernité » :

21. Les « nouvelles luttes » (des femmes, des banlieues, des homosexuels, des Noirs Américains, des Québécois...) expriment davantage une réaction contre le mépris et une recherche de reconnaissance de leur spécificité plutôt que l'exigence d'une meilleure redistribution des richesses !

22. La montée des communautarismes et le retour du religieux sur une base fondamentaliste, charismatique ou parfois sectaire expriment bien ce besoin d'une reconnaissance que nos concitoyens ne trouvent ni dans notre communauté nationale et républicaine, ni dans la communauté de travail, ni dans la société de consommation et de communication... ni même suffisamment dans leur entourage proche (même si la famille, toute éclatée qu'elle soit, reprend ici du service !)

23. La question de l'exclusion n'est pas qu'une question économique liée à l'inégale répartition des richesses. Beaucoup d'autres sociologues (Bourdieu, Castel, Paugham... et Patrick Boulte, à la suite de l'Abbé Pierre, de Joseph Wresinski et de bien d'autres) ont bien montré à quel point ces « nouvelles pauvretés » portent atteinte à la capacité de se reconnaître soi-même ; et ce n'est qu'en retrouvant l'estime de soi que peut s'ouvrir de façon crédible le chemin de l'insertion et de l'emploi...

24. Le stress des cadres et la déstabilisation du travail du fait de la précarisation des contrats font perdre à beaucoup de salariés le sentiment d'être réellement reconnus dans leur travail. Il n'y a pas que les « exclus » qui rencontrent le phénomène du « mépris » ! L'hyper valorisation de la compétition, de la mobilité professionnelle et de la fluidité financière font traverser à tous des périodes (plus ou moins longues...) de forte dévalorisation.

² Honneth achève son maître-ouvrage (« La lutte pour la reconnaissance » p 214) par un renvoi aux dynamiques sociales en cours : « Décider si ces valeurs positives (= le cadre de référence qui constitue l' horizon de valeurs éthiques ouvert à la diversité des fins individuelles et la force agrégative par laquelle se forge une identité collective) pointent plutôt en direction d'un républicanisme politique, d'un ascétisme à fondement écologique ou d'un existentialisme collectif, décider si elles supposent des transformations d'ordre socio-économique ou si elles sont au contraire compatibles avec les conditions d'existence d'une société capitaliste, cela n'est plus du ressort de la théorie, mais des luttes sociales à venir. »

25. La multiplication des déprimés et des suicides dans notre société avancée révèlent dans la plupart des cas une « mésestime », le sentiment d'être sans valeur pour quiconque... Ni la multiplication des psychotropes, ni les soins psychiatriques... ni la boulimie consumériste ne peuvent suffire pour rendre « l'estime de soi »...

Mais cette quête de reconnaissance ne se manifeste pas que dans les « pathologies » de notre société ; on peut aussi la déceler dans ses potentialités positives:

26. La vogue des « récits de vie » (à l'heure où les « grands récits » ont perdu leur crédit), ainsi que la vogue dans les romans ou dans les films pour les quêtes de reconnaissance, témoignent de ce besoin que l'on a d'échanger sur le sens de nos existences, non point sur un « sens abstrait » exprimé par des « valeurs » ou par une métaphysique (éternelle et universelle), mais sur une « sensibilité » qui donne du goût aux choses, aux relations et à tout « ce qui passe »... ou encore sur une « justification » qui « valorise » les efforts, les frustrations, les souffrances et les créativité passées tout en ouvrant l'avenir !

27. Le succès d'une philosophie aussi exigeante que celle de Lévinas manifeste cet attrait pour la reconnaissance dans toute notre société : le visage d'autrui est l'ostensoir de la reconnaissance avec toutes ses potentialités : en lui je puis voir ce regard imprévisible qui peut me reconnaître... peut-être... et je puis aussi distinguer cet appel à le reconnaître lui-même dans son altérité... ainsi qu'à lui répondre...

28. Le nouvel universalisme des valeurs qui incitent à une reconnaissance réciproque : le respect, la tolérance, le refus du racisme, du machisme et de toutes les ségrégations, l'accueil de l'autre, la convivialité, l'écologie et même une certaine civilité font plus que jamais l'unanimité de la jeunesse (au détriment sans doute du travail, de la patrie, de la solidarité, de Dieu, de la morale ou de la famille qui font appel à beaucoup plus de « sélectivité » !). La liberté individuelle ainsi que la recherche d'autonomie ne se conçoivent elles-mêmes que dans un cadre beaucoup plus relationnel et interactionniste !

Bref, ce concept de « reconnaissance » repositionne à sa manière les diverses « quêtes d'identité » en les plaçant dans une dynamique d'interactions à la fois intimes et sociales, en prenant en compte les contextes socio-économiques et en s'appuyant sur les cadres de référence préexistants (à la fois esthétiques, moraux et culturels), tout en les modifiant et en les restructurant.

Évidemment, ni Honneth, ni personne ne prétend que les enjeux de reconnaissance ne soient les seules ni les principales sources de la conflictualité... ne serait-ce que parce que nous les avons décelés dans des conflits qui se déclaraient économiques, corporatistes, sécuritaires ou religieux... et par ailleurs, la reconnaissance n'est pas qu'une source de conflit, mais aussi d'ambition ou de créativité... Il n'en reste pas moins **qu'elle constitue une dimension importante des conflictualités qui était mal prise en compte par les sciences sociales et qui reste souvent cachée.**

✍ Ajoutons que cette quête de reconnaissance est **fort ambivalente** : elle peut « ouvrir » les individus et les groupes, mais elle peut aussi les « replier sur eux-mêmes », comme nous l'avons vu à plusieurs reprises ; elle peut aussi être aisément **recupérée par des tiers pour manipuler ou pour justifier des exploitations !** La pub et le management jouent essentiellement sur ces phénomènes de reconnaissance... mais en imposant leurs propres modèles sans discussion et dans des perspectives bien formatées ! Que d'équivoques dans ces formes de reconnaissance qui se réduiraient à flatter un goût pour de nouvelles consommations ou à rémunérer un comportement professionnel prédéterminé... Alain Ehrenberg critique de son côté la manière dont la **Télé Réalité** apporte une reconnaissance à certaines personnes à travers l'aveu de telle ou telle expérience singulière, mais avec une impudeur qui porte atteinte à leur dignité³ !

Axel Honneth étend ses critiques à toutes les formes aliénantes de reconnaissance que recèle toute **idéologie** en reprenant sur ce point les analyses marxistes⁴ : reconnaître une personne ou un groupe, ce n'est pas le flatter en lui masquant les aspects négatifs de sa situation ou en les justifiant ! C'est encore

³ Cf Alain Ehrenberg : « L'individu incertain » Hachette, mai 2005. Toute la 2^{ème} partie est une critique de la TV-réalité, « terminal relationnel » !

⁴ Dans « La société du mépris » (Ed La Découverte, Paris, 2006), Honneth consacre le chapitre 8 à démarquer sa conception de la reconnaissance de celle qu'Althusser attribue à toutes les idéologies capitalistes qui apportent aux travailleurs exploitées une reconnaissance formelle qui les empêche de prendre conscience de leur véritable exploitation.

moins en légitimant des relations d'exploitation ou de discrimination ! Reconnaître l'esclave comme un esclave ce n'est pas franchement le reconnaître ! Et nos auteurs réfutent toute forme de reconnaissance qui chercherait à détourner des luttes sociales ou d'une recherche de dignité.

***Trois critères** permettent de déjouer ces pièges sans sombrer dans le relativisme : chaque reconnaissance est un ensemble d'évaluations positives **qui veillent à leurs propres limites** :*

1. Elles ne doivent être « **ni ségrégationnistes ni stigmatisantes** » pour quiconque.
2. Elles doivent être « **crédibles pour les destinataires** » à l'intérieur de leur propre système d'évaluation, à la fois réalistes et rationnelles, et par ailleurs, **porteuses d'autonomie**.
3. Elles doivent apporter une « distinction » **nouvelle** et sortir de la pure répétition.

3. UN CONCEPT QUI REND VISIBLE LA MANIERE DONT LES INDIVIDUS ET LES GROUPES ELABORENT LEURS VALEURS.

Pour Axel Honneth comme pour Charles Taylor, c'est au sein des relations plus ou moins conflictuelles de « reconnaissance » que les individus apprennent à différencier ce qui est bon pour eux de ce qui est à rejeter et ainsi à attribuer des valeurs différenciées aux objets, aux comportements et aux personnes de leur environnement. C'est à partir de la confiance acquise à l'occasion d'une reconnaissance, ou de la honte subie suite à la déception d'une non reconnaissance, ou encore de la violation d'un droit vécue comme une atteinte à l'intégrité de sa personne, que chacun se forge ses conceptions éthiques et aussi esthétiques. C'est dans les interactions de la petite enfance ou de la vie de travail ou de voisinage que s'opèrent les « discriminations » (ou les « distinctions ») qui sont à la source de tout choix moral ou de la formation du goût, le plus souvent de façon inconsciente et non encore verbalisée. Et les groupes sociaux interagissent dans ces relations et reproduisent les « habitus » en médiatisant telle ou telle position qui devient un « modèle » ; et de fil en aiguille se tisse toute une institutionnalisation de certaines positions morales ou esthétiques qui sont à l'origine des références et des critères esthétiques ou moraux, bref, des « cultures ».

Dans les relations courantes, tous ces processus échappent, car on échange sur nos « valeurs », en tant qu'elles sont « déjà constituées » : on les compare aux autres (en se félicitant de la supériorité des siennes...), en déplorant qu'autrui (et ses propres enfants...) ne les partagent pas, ou en se lamentant sur « la perte des valeurs » (des siennes évidemment...)! On veut « transmettre » ses valeurs comme on transmet tous les « objets » de son patrimoine : bien formalisées à l'intérieur d'un code précis et illustrées par des exemples déjà constitués, elles sont « ce qui a le plus de prix » à nos yeux... et l'on s'étonne que cette « évaluation » ne soit pas partagée ! C'est oublier comment ces mêmes valeurs nous sont venues à nous-mêmes... à quelles occasions et de quelle façon... suite à telle indignation ou à tel enthousiasme ... par opposition à telle ou telle autre valeur...! Ce sont toutes ces « circonstances » que nos penseurs explorent en révélant la place qu'y occupe chaque fois la constitution de notre propre personnalité : nos valeurs se sont forgées là où nous avons appris à devenir nous-mêmes ! Dans notre modernité, les valeurs sont de moins en moins déterminées par le groupe d'origine, de moins en moins « héritées » des anciens et de plus en plus « individualisées » et « bricolées » dans les moments « chauds » où chacun a pris son chemin ! Le sens éthique (et esthétique) se forme dans la grande aventure des quêtes secrètes d'identité...

De leur côté, les sciences humaines s'intéressent aux critères esthétiques ou moraux une fois qu'ils sont bien constitués et définis dans une problématique explicite et dans un vocabulaire précis : la psychologie s'attache par exemple aux « motifs » ou aux « motivations » d'une action ou d'une attitude ; la sociologie entend déterminer les « opinions » et présenter les « mouvements de l'opinion » (à partir de sondages et de questions fermées posées à divers moments et à diverses « catégories » prédéterminés). Nos auteurs se situent quant à eux en amont : ils entendent mettre à jour cet « angle mort », ce « point aveugle » où se constitue cette capacité d'opérer des distinctions, où se façonnent des « motivations » ou des « opinions » et où commencent à s'élaborer des « critères ». Ils font apparaître au grand jour tout cet

enchaînement d'interactions (à l'intérieur des échanges affectifs, des pratiques alimentaires, des multiples apprentissages...) qui, des premières « discriminations » ou « distinctions » passablement instinctives conduisent à l'élaboration de critères, puis à la constitution du sentiment esthétique et de la conscience morale et enfin à la co-crédation des cultures et aux diverses conceptions de « la vie bonne ». L'approche n'est point ici « structuraliste » mettant à jour les interrelations entre « structures de parenté », « structures d'échange » et « structures culturelles ou juridiques » « **prédéterminées** », mais elle se veut « phénoménologique » ou « analytique », montrant de façon dynamique le jeu des interactions, **comment** à partir des réactions spontanées, des apprentissages ou des transgressions, **les normes et les règles d'abord inconscientes et non formulées par des mots, s'institutionnalisent progressivement...**

La grande découverte de ces nouvelles approches, c'est que toutes les opérations de « création de valeur » par les individus et par les groupes, s'ancrent dans cette expérience polysémique de la « reconnaissance » : depuis que l'homme moderne s'est émancipé de ses appartenances sociales en revendiquant son autonomie, il doit constamment faire reconnaître à la fois sa propre valeur et toutes ses valeurs ! **C'est en découvrant notre valeur que l'on découvre nos valeurs !**

Et cette double reconnaissance, est entièrement personnelle et totalement sociale, comme nous l'avons vu aux paragraphes précédents ! Elle se situe en effet à la croisée de l'intime et du social, là où se co-construisent le « soi », le « groupe social » et la société d'une époque ! Elle relève à la fois de la « psyché » des psychologues, de l'« habitus » des sociologues et de la « subjectivité » des philosophes !

Ainsi défini, ce concept bouscule les frontières des disciplines. Il discrédite aussi toutes les conceptions rationalistes ou positivistes de la société et du rapport de l'individu au groupe⁵ ... ainsi que les conceptions scientistes des sciences humaines qui continueraient à se penser sur le modèle des sciences de la nature, avec des « objets sociologiques » ou « psychologiques » dûment déterminés, quantifiés et modélisés ! Car jamais aucune « reconnaissance » ne pourra être « objectivée » ni « modélisée » selon des critères fixes et communs (puisqu'il s'agit justement de cette opération interactive et intersubjective de création des critères, et l'on ne peut en « parler » sans recourir à ses propres critères qui restent forcément subjectifs et différents de ceux d'autres sociologues ou d'autres psychologues) ; par contre elle pourra être réinterprétée à satiété à partir des critères de chacun et en fonction des objectifs de chaque échange.

Par conséquent, ce concept de « reconnaissance » n'éclaire ce domaine anthropologique qui est à la racine de nos capacités de jugement autonome, de notre liberté et de notre socialité (et il ne trouve donc son opérationnalité) qu'en se plaçant en dehors de la rationalité des sciences expérimentales (qui procède par « objectivation », « modélisation » et « expérimentation »...) ⁶ et en recourant à une autre forme de rationalité, de type « herméneutique » (qui met en lien les différentes expériences vécues en leur donnant des « significations » par des « interprétations » sans cesse répétées en fonction des situations existentielles et des cadres de référence des interlocuteurs) !

Mais par contre-coup, c'est aussi la place des sociologues et des psychologues qui est ébranlée : ils ne peuvent plus se situer comme de simples « observateur » ou comme des « experts » drapés dans une neutralité absolue ! Ils sont eux-mêmes impliqués dans les débats de société et dans les relations de reconnaissance !

Bref, autour de ce paradigme de la reconnaissance, c'est toute une **nouvelle « visibilité » des interactions entre la subjectivité et la société** qui est recherchée et qui peut se décliner de multiples façons.

31. Une conception critique et engagée : Honneth se situe dans la foulée de l'École de Francfort qui récuse les approches rationalistes et prétendument neutres et « objectives » de la réalité sociale ; il entend

⁵ Dans la mesure où la Raison ne peut plus apparaître comme une Valeur hypostasiée en « surplomb » de la société, et où la société ne peut plus apparaître ni comme purement atomiste (simple juxtaposition d'individus comme autant de grains de sables ou de « petits pois » où chacun déciderait de ses valeurs...), ni comme totalement holiste (un « tout » qui imposerait ses valeurs sans reconnaître à chacun de marge de manœuvre ni d'intériorité...)

⁶ Ne serait-ce, en outre, que parce que l'expérimentation est ici impossible...

partir de l'expérience des luttes sociales historiquement existantes.... qui ne sont plus principalement d'ordre économique ! (§ 21 à 25)

32. Une critique du « tout économique » : la structuration de la société et la reproduction des rapports sociaux n'est pas seulement (ni même peut-être, principalement...) constituée par les « rapports de production » et par l'économique. La théorie du « choix rationnel » fait de l'intérêt individuel le moteur du Marché, mais elle ignore cet insatiable besoin de reconnaissance qu'ont les individus ! Honneth s'attache à montrer comment les individus reproduisent les relations sociales non seulement en fonction de leur place dans l'appareil de production, mais aussi en fonction de leurs goûts ou de leurs dégoûts, de leur système de valorisation, de la manière dont ils sont méprisés ou reconnus...

Les luttes contemporaines (§ 2) font émerger une **soif de justice** qui ne réclame pas uniquement une meilleure redistribution des richesses mais aussi une plus équitable reconnaissance de chaque groupe social.

33. Une conception de l'individu intrinsèquement liée à son « écosystème » : contrairement à la pensée moderne classique qui donne un primat absolu à la conscience individuelle, siège de la Raison Universelle, et qui pense la société comme un rassemblement d'individus, la plupart des penseurs contemporains pensent l'individu comme entièrement façonné par son écosystème qui est pour lui tout à la fois la Nature, la Culture et l'environnement affectif, et qui lui a tout appris : ses habitus, son langage, ses connaissances... en commençant par lui permettre de se reconnaître lui-même (§ 1). Dans la reproduction sociale, l'individu a une place effective (et qui n'a rien d'automatique ni de prédéterminé) parce qu'il est lui-même tout entier et depuis toujours dans une interactivité où il a acquis une marge de manœuvre en s'y faisant reconnaître.

Le problème de la post-modernité, c'est qu'elle a détaché l'individu de son écosystème d'origine où il avait acquis une reconnaissance et une autonomie relative... et elle le projette bien démuni face à d'incessantes sollicitations et à d'innombrables potentialités ! Privé de toute reconnaissance par un milieu porteur, il se retrouve bien souvent dépourvu de toute « estime de soi », « incertain », « irrésolu »...

34. Une critique de la réification qui débusque le mépris porté sur des catégories entières du fait de leur race, de leur genre, de leur culture ou de leur mode de vie : Marx et Lukacs avaient noté à quel point le capitalisme « réifiait » notre rapport au monde : tout devient « marchandise » et perd toute valeur affective pour ne garder qu'une valeur marchande... y compris les autres hommes et nous-mêmes... Mais cette analyse marxiste passait à côté de toute compréhension du racisme, du machisme, de l'homophobie et plus largement de toutes les formes du mépris qui dépassent largement les situations économiques et qui peuvent porter sur les manières de vivre et de penser. Quelles que soient ses modalités, le mépris réifie le rapport à tous ceux qui sont différents. Une relation intersubjective vraie doit pouvoir reconnaître l'autre avec tous ses symboles, ses valeurs, ses attachements, bref toute sa culture.

Dans notre société contemporaine, ces relations intersubjectives sont largement modélisées par les multiples médias qu'il serait vain de dénigrer systématiquement (puisqu'ils portent et ouvrent notre propre culture à des dimensions jamais atteintes précédemment...) mais qu'il convient de critiquer quand ils véhiculent le mépris, la mésestime ou l'ignorance des situations existentielles⁷ !

35. Une conception de la société qui donne toute sa place au symbolique, au culturel et à tout ce qui les « médiatise ». De toutes ces critiques, il ressort une conception de la société qui montre à quel point les relations sociales sont façonnées par delà les mécanismes économiques, par tous les symboles, les rites, les fêtes, les rassemblements qui permettent aux divers groupes sociaux de se reconnaître, de se consolider et de se reproduire... Les divers médias ont ici une place grandissante et complexe... La société civile, les mouvements sociaux, les associations diverses ainsi que la politique y ont un rôle à jouer... quoi qu'en pensent ceux qui se laissent fasciner par l'hégémonie culturelle de l'économique !

36. Une critique des sciences humaines quand elles restent scientistes ou pragmatistes. Honneth, Taylor et plusieurs courants sociologiques contemporains critiquent les approches rationalistes ou même

⁷ Cf Alain Ehrenberg : « L'individu incertain » Hachette, mai 2005

pragmatistes qui s'illusionnent grandement sur les « données » sociologiques obtenues à grand renfort de sondages sur des « questions fermées » ou de calculs faisant apparaître des corrélations « indubitables » ou de classifications qui « substantialisent » des « types sociaux »... Tout cet appareillage sociologique savant s'est avéré incapable de prévoir et de comprendre les nouvelles luttes sociales axées sur l'identité! La reconnaissance et a fortiori, les luttes pour la reconnaissance sont par définition « non modélisables » puisqu'elles s'appuient sur des critères et sur des systèmes d'évaluation eux-mêmes fluctuants et non indépendants de ceux des observateurs. Elles ne sont pas « objectivables » à partir de critères « objectifs » partagés par tous et pour toujours ! Elles « font l'objet » d'interprétations multiples, contradictoires, changeantes, en référence constante aux rapports sociaux existants et aux débats de société du moment.

Tant que les sciences sociales se penseront sur le modèle des sciences de la Nature cherchant désespérément des « objets sociaux » quantifiables sur les quels elles opéreraient des calculs, elles s'avèreront incapables de comprendre cette quête de reconnaissance, cette manière d'évaluer, de sentir, de faire des choix qui sont par définition non « objectivables » à l'intérieur de nos propres systèmes d'évaluation et de choix, mais qui s'avèrent par contre indéfiniment « interprétables » et « présentables » sous la forme de récits multiples et variés qui chaque fois avouent leur singularité et leur différence.

Mead a montré comment les sciences sociales pouvaient objectiver le « moi » (le « self ») comme partenaire de multiples interactions, dont l'image est définissable par autrui ou par le sociologue, mais jamais le « je », sujet de ses actes et de ses sens qui gardent la même part d'imprédictibilité qu'elles !

Bref, pour les sciences humaines, ce concept de « reconnaissance » ouvre un champ de connaissance et de scientificité très spécifique : tout en écartant la problématique du « sujet » et de l'« objet », cette herméneutique s'efforce de rendre visibles ces démarches originelles (à la fois intimes et sociales) où se forment les capacités d'évaluation des individus et des groupes, en amont même du langage et de toute expression verbale ! Et la ronde des interprétations successives (qui ne cessent de se réadapter aux situations et aux cadres de référence des interlocuteurs) montre comment les individus et les groupes opèrent les différenciations de base dans leur monde environnant en s'engageant résolument dans le jeu des forces en présence. En renonçant à tout discours définitif ou universel, un tel savoir peut éclairer ce niveau de l'existence, à la fois très personnel et très social, où s'enracinent les croyances et les convictions, les valeurs morales et les sensations esthétiques... dans ce jardin secret où se prennent les options de fond !

Et ce détour par les sciences humaines donne **un tout nouveau relief** à cette expérience vécue le plus souvent très banalement dans la vie courante : **les enjeux apparaissent plus que jamais vitaux car les individus et les groupes mettent en jeu dans la reconnaissance à la fois leur identité et tout ce à quoi ils accordent de la valeur ! C'est toute leur intimité et toute leur socialité qui est ici engagée, au plus profond de leur existence!** Et face à tous les échecs, souvent masqués mais toujours cuisants, que nous avons repérés au § 2, quels appuis peuvent-ils donner de l'épaisseur à ces reconnaissances ?

4. UNE NOUVELLE VISIBILITÉ DES ANCIENS RESSORTS DE LA SPIRITUALITE ET DE LA POLITIQUE.

En exhumant toutes les interactions qui sont à l'origine des goûts esthétiques, de la conscience morale et de toutes les valeurs, cette anthropologie montre le rôle tenu à l'origine par la spiritualité et par la politique!

41. La spiritualité, aux sources du sens. Depuis qu'elle existe (bien avant la science, la philosophie, la littérature et même l'écriture), la spiritualité (si tant est que l'on puisse laisser ce mot au singulier...) a formé le « sens » des hommes dans toutes les acceptions de ce terme (sensibilité, signification, sens moral, sens de la vie, bon sens, etc...). Elle a fourni à toutes les cultures une profusion de critères pour le Beau, pour le Bon et pour le Bien ! Elle ne s'est pas contentée d'« inspirer » les premières œuvres d'art ou les comportements moraux, elle les a entièrement formés ; elle les a fait rayonner, enveloppés d'une aura⁸ ou d'une charité en acte ! L'art et la morale étaient avant tout

⁸ Cf les commentaires de Walter Benjamin sur l'« aura ».

« religieux »⁹. Et l'anthropologie contemporaine nous montre comment les hommes ont été amenés à inventer leurs repères de 10 000 manières en s'abreuvant toujours aux sources de la religion (... mais d'une religion qui, jusqu'à une période récente, ne s'était jamais cantonnée dans la sphère privée !)

42. La politique, la scène médiatique où se donne du sens. La politique n'a pas pour seul rôle que d'organiser le « vivre ensemble » en assurant la sécurité des personnes et des biens, en garantissant une redistribution équitable des biens ou en instaurant de bonnes institutions ou des politiques sectorielles dynamiques. La politique peut aussi mobiliser l'imaginaire collectif et réveiller la sensibilité du peuple ; elle constitue en elle-même une scène médiatique où s'exposent des valeurs contradictoires et où sont mis en délibération les options collectives qui forment bien des domaines de l'existence. Les débats politiques « mettent en scène » les luttes à mort entre le Bien et le Mal, ils opposent ce qui est « équitable » et ce qui est insupportable; ils « exposent ce qui est souhaitable » et « dénoncent ce qui ne va pas ». La Révolution Française ne s'est pas contentée d'abolir l'Ancien Régime et la Féodalité, elle a bouleversé les valeurs familiales (divorce, droit d'aînesse...), les valeurs financières (assignats), les valeurs professionnelles (suppression des corporations), provinciales (départements et suppression des patois) et morales (Droits de l'Homme et Liberté-Egalité-Fraternité). Avec le système métrique, ce sont tous les cadres de référence qui ont été modifiés ! Et tout au long des siècles passés, la montée en puissance des médias a accompagné cette médiatisation de la scène politique qui ne cesse de débattre des valeurs ! C'est là que se dénoncent les injustices, que s'affichent les mépris et que se déclarent les espoirs ! (Et nous sommes là aussi à 10 000 lieues des visions technocratiques de la politique !)

! PROBLEME ! Depuis la modernité, il n'en va plus ainsi dans nos sociétés occidentales: l'esthétique et la morale se sont complètement émancipées des spiritualités, et les religions sont entièrement reléguées dans la sphère privée... où elles semblent d'ailleurs ne plus guère garder d'autorité que sur quelques questions de morale sexuelle et familiale... et encore... sur une part vieillissante de la population ! Elles gardent cependant un certain crédit en matière de Justice internationale...

Quant à la politique, elle ne semble pas mieux lotie : relativement déconsidérée, ou bien engoncée dans les obscures arrières-scènes de la gouvernance, elle laisse à l'économie le leadership moral sur nos consommations comme sur nos modes de vie ! Et les débats de société ou de morale semblent directement portés par les médias sans que la scène politique ait beaucoup de poids sur les choix des français... en dehors des périodes électorales...

5. LA RECONNAISSANCE, UN ENJEU TRES ACTUEL POUR LA DEMOCRATIE COMME POUR LA SPIRITUALITE.

Face à ce sévère diagnostic, nos analystes contemporains font remarquer que d'inquiétantes évolutions de notre société (regroupées sous le terme de « post-modernité ») appellent de nouvelles réponses : un nombre croissant d'individus et de groupes sociaux se sentent mal reconnus, voir méprisés (§2 et 3), et pas uniquement ceux que l'on appelle les « exclus » ! Coupés de toutes leurs racines, ils apparaissent désarçonnés et isolés... et du coup, « incertains » ou « irrésolus »¹⁰.

51. L'émergence de la reconnaissance sur la scène publique, un enjeu de légitimité pour la démocratie. Cette situation est dangereuse pour la démocratie ! Des pans entiers d'une population ne peuvent être durablement laissées pour compte dans une société d'opulence sans provoquer des réactions vives contre les institutions et contre les pratiques des responsables, ou tout du moins un désintérêt abyssal pour la « chose publique » ! De graves crises ne pourront être évitées si chaque individu et si chaque groupe social poursuit égoïstement sa quête de reconnaissance, c'est-à-dire, de façon purement identitaire ou corporatiste ! Et quelle confiance susciterait une démocratie qui ne saurait plus engendrer que des citoyens « incertains » ou « irrésolus » ? Quel attachement aujourd'hui à la Démocratie dans les banlieues, chez les chômeurs et parmi tous ceux qui se sentent méprisés ou mal reconnus ? Il en va de la légitimité même de la démocratie ! Il est vital pour notre démocratie confrontée au vaste mouvement

⁹ C'est à dessein que nous avons glissé du « spirituel » au « religieux » (ou au « sacré »...) pour pointer cette source commune.

¹⁰ Selon le titre du livre d'Ehrenberg (« L'individu incertain » Hachette, mai 2005) ou selon l'expression de Charles Taylor.

d'individuation de la post-modernité, qu'elle se révèle capable d'apporter à ses membres (individuels ou collectifs) au moins autant de reconnaissance que ce que savaient faire les sociétés traditionnelles !

La tâche n'est point aisée car, contrairement aux régimes où les statuts, les castes, les corporations ou les familles garantissaient une réelle stabilité pour des pans entiers de la société, elle est continuellement à recommencer et à adapter à la pluralité des cadres de référence... Et ce ne sont pas les pratiques de notables ou les modes de gouvernement bureaucratiques ou technocratiques qui vont apporter aux citoyens une quelconque reconnaissance ! La complexité et l'urgence récurrente des problèmes, la prise de conscience des « risques », l'empilement des niveaux de responsabilité, la prégnance des enjeux financiers, exigent une expertise technique et accumulent les préoccupations qui sont toutes bien éloignées du souci des personnes et des groupes !

Il faut donc inventer de nouvelles formes de pratique politique ! Hannah Arendt avait longuement réfléchi aux spécificités et à la grandeur de l'« agir politique » qui est toujours *nouveau et créateur*, qui opère sans cesse dans la *pluralité*, et même, dans la *contradiction des opinions* et qui doit *impliquer* les personnes et les groupes comme « *acteurs* », co-auteurs de leur destin¹¹. Nos auteurs insistent davantage sur ce dernier aspect : dans une démocratie, les politiques ont à apporter à la multiplicité des individus et des groupes une réelle « reconnaissance »... et elles le peuvent en les considérant comme de vrais « acteurs »... dans tous les sens de ce terme, et dans les trois sphères de l'existence décrits au § 1 ! Comme nous l'avons vu au § 42, la politique a le pouvoir de « mettre en scène » un espace public ouvert à tous les débats de société et à la pluralité des courants culturels. Elle peut mettre sur les devant de la scène ces multiples quêtes d'identité qui cachent des recherches de sens c'est-à-dire toutes ces luttes pour la reconnaissance¹² ; elle peut les agencer et les articuler en évitant qu'on en reste à la juxtaposition de scénettes successives, indépendantes les unes des autres et même contradictoires. C'est le rôle de la politique que de proposer des synergies, des cohérences dynamiques et des convergences en inventant des scénarios crédibles où ces multiples et diverses quêtes de reconnaissance pourraient elles-mêmes se reconnaître entre elles et s'épauler en acceptant leurs propres limitations (et notamment, celles indiquées à la fin du § 2). La politique peut transformer la foire d'empoigne des corporatismes et des conflits d'intérêt en une vaste scène où se renégocient périodiquement les compromis du vivre ensemble en impliquant réellement toutes les parties prenantes. Dans l'horizontalité des nécessaires compromis pratiques, le courage politique peut faire partager les priorités qui s'imposent d'en haut (...ou d'en bas !). Une vraie culture de la reconnaissance de l'autre peut-être promue !

Une telle conception de la politique qui se démarque des pratiques de notables ou de technocrates, qui regarde au-delà des sondages et des humeurs de l'opinion, et qui ne se contente pas non plus d'une gouvernance réaliste et modeste mais obscure et sans perspective, n'est certes pas nouvelle ! Tous les grands hommes d'Etat ont su mobiliser leur peuple sur des projets de société ! Et depuis longtemps de multiples expériences de démocratie participatives poursuivent cet objectif (comités de quartier, commissions extra municipales, comités de citoyens...) Autour des dernières Présidentielles, les nouveaux médias ont été mobilisés sur divers thèmes (blogs, débats internes aux partis télévisés, échanges par internet...) ; des bilans doivent être tirés pour que l'on puisse « changer de vitesse » et que « le plus grand nombre » puissent y participer et rendre ainsi de la légitimité à la démocratie... et aux politiques...

52. La prise en considération de la reconnaissance, un enjeu de crédibilité pour la spiritualité.

La post-modernité est, entre autre, marquée par un « retour de la religion » aussi massif que surprenant ! Et ce phénomène apparaît lié à une remontée des communautarismes et des besoins identitaires, bref à cette large quête de reconnaissance que nous avons identifiée. Du coup le retour de religieux prend une tournure très identitaire et communautariste, ce qui veut dire dans ce domaine propre au religieux, très fondamentaliste, antimoderniste et antirationnelle... C'est donc un enjeu très actuel pour

¹¹ Dans la « Condition de l'homme moderne » (Calmann-Lévy, coll Pocket, 1961 et 1983), Hannah Arendt oppose l'agir politique plongé dans la nouveauté, dans la pluralité et dans l'implication des personnes, au modèle d'action démiurgique des chefs d'entreprise, des managers et des technocrates qui ont des buts prédéterminés et des méthodes bien formalisées et qui utilisent les personnes et les forces sociales comme des « moyens » pour leur fin !

¹² Inspirés par A Giddens, les Travaillistes ne craignent pas de présenter la transformation du rapport à soi comme un enjeu de société !

les courants spirituels qui veulent éviter de telles dérives que de prendre en considération cette quête de reconnaissance en lui apportant toutes les limitations du § 2 et en la rendant cohérente avec les exigences de notre « rationalité contemporaine » et du brassage des cultures... C'est un enjeu non moins vital pour les courants spirituels que de prendre en considération (sans les stigmatiser) les personnes et les groupes qui retrouvent une identité dans ces courants fondamentalistes... et que de se demander pourquoi leur propre chemin attire beaucoup moins ces « chercheurs de reconnaissance »...

Entre le risque de sombrer dans l'insignifiance, celui de se marginaliser dans des fondamentalismes et celui de réveiller les guerres de religion, les spiritualités ont à se montrer résolument solidaires de cette vaste quête actuelle de reconnaissance et des mouvements sociaux et culturels qui leur sont liés, tout en affirmant leur capacité à apporter des réponses crédibles. Cela suppose qu'elles quittent les rivages bien balisés de leurs cheminements actuels pour aller écouter, avec modestie et perspicacité, les protestations, les questions, les hésitations et les silences de tous ceux qui se sentent méprisés ou mal reconnus.

Et c'est possible ! La plupart des inventeurs de la modernité étaient mus par une forte spiritualité si l'on entend par là, une manière d'activer les différentes significations de l'existence autour de références positionnées comme transcendantes, ou encore une manière d'ancrer notre expérience de « reconnaissance » dans un mouvement porteur de pratiques, de rites et de méditation qui ouvrent à l'altérité et à la nouveauté. Il est vrai que ces références à une transcendance ne font plus guère recette parmi les leaders d'opinion contemporains... malgré quelques exceptions de taille, de l'Abbé Pierre à Wittgenstein en passant par Gandhi, Luther King, le Dalaï Lama ou la Mère Térésa. Mais il faut bien reconnaître que le rouleau compresseur d'une rationalité positive et technique fondée sur le primat de l'économique, de la consommation et de la communication a passablement écrasé toute volonté de « recherche intérieure » fondée sur une transcendance.

Mais les approches récentes des sciences humaines et de la philosophie apportent de nouvelles conceptions de la rationalité et de nouveaux outils conceptuels qui peuvent à terme modifier le paysage culturel et remettre la spiritualité en selle pour une quête d'identité non identitaire, assoiffée d'altérité ! En exhumant les « interactions » qui sont « aux sources du moi », qui permettent la « perception des phénomènes », la « formation des normes et des valeurs » et les « jeux de langage », les cultures du futur feront émerger le « soi » et la « chair » au sein d'aventures, à la fois individualisées et socialisées, fortement chargées de spiritualité !

Les mouvements spirituels peuvent en effet aider les individus post modernes qui ont perdu leurs attaches premières avec la morale et les catéchismes de leur enfance ou avec les solidarités familiales ou professionnelles, à redonner une signification positive à toutes ces pertes... qui sont autant de gages d'autonomisation et d'éventuels signes d'une recherche d'authenticité. Ils peuvent surtout aider les jeunes qui n'ont jamais eu tous ces repères et qui nomadisent d'une expérience à l'autre sans trouver satisfaction. Car ils peuvent proposer des références, des rencontres ou des chemins qui permettent à chacun de dépasser frustrations, mépris ou honte pour retrouver confiance, respect et estime. Par delà les mots, les concepts et les écrits, les diverses pratiques spirituelles (méditations, prières, groupes de parole, ascèse, apprentissage des antiques traditions...) peuvent aider à assumer les aléas de l'existence moderne et à « sortir de soi » pour s'ouvrir effectivement et durablement à de nouvelles manières de penser, de sentir, d'échanger et d'évaluer ; elles peuvent ainsi redonner une image positive et une nouvelle créativité !

Si elles abandonnent tout conservatisme, si elles renoncent à toute frilosité à l'égard de la modernité et de la rationalité, si elles ne se confinent pas dans la sphère privée¹³, **les spiritualités**

¹³ La science politique moderne a inventé assez récemment la distinction entre sphère privée et sphère public. Nos auteurs contemporains dénoncent les effets pervers de cette distinction qui empêchent de voir les interactions et les dynamiques. On ne peut pas comprendre l'expérience de la « reconnaissance » si on la cantonne dans la sphère privée. Il en va de même pour la sensibilité esthétique ou pour le sens moral. De son côté, Anthony Giddens introduit son étude sur la « transformation de l'intimité » (Hachette, collection Plurielle, Paris, 2006) en affirmant « le sexe constitue de nos jours un trait permanent de la sphère publique ». Et ce n'est pas différent pour la spiritualité qui ne peut que s'affadir ou se rigidifier si elle reste cantonnée dans la sphère privée !

constituent potentiellement de puissantes énergies renouvelables pour l'ouverture à l'altérité ! Elles peuvent en effet renforcer puissamment les capacités d'évaluation et de dépassement des violences, tant des individus que des groupes sociaux tentés par le communautarisme ou par le fondamentalisme !

53. La reconnaissance réciproque du spirituel par le politique, un enjeu décisif pour l'avenir.

La politique et la spiritualité ont donc chacun une place à tenir dans cette vaste quête d'identité de notre post-modernité, mais elles ne peuvent prendre toute la mesure de leur propre rôle qu'en commençant par se reconnaître respectivement.

En effet, les divers mouvements politiques ne peuvent être crédibles en la matière qu'en affichant leurs limites : ce n'est évidemment pas la politique qui peut apporter de la reconnaissance dans l'existence affective des gens, ni au travail ni dans le voisinage, mais elle peut par contre « mettre en valeur » sur la scène publique qui est la sienne tous les actes de reconnaissance ainsi que toutes les forces qui y contribuent au premier rang des quels, les mouvements spirituels qui sont susceptibles de donner de la vigueur et de la profondeur par leur aptitude à affronter l'altérité et à reconstruire les personnalités.

De leur côté les mouvements spirituels ne pourraient pas garder une crédibilité durable si la reconnaissance apportée restait purement symbolique ; la situation matérielle doit être perçue comme effectivement prise en compte, d'une façon ou d'une autre, pour qu'il y ait reconnaissance ; des articulations doivent donc être trouvées avec des actions concrètes et avec des forces sociales susceptibles de les mener, au premier rang des quelles, les mouvements politiques peuvent engager des politiques publiques susceptibles d'apporter des réponses.

6. UN PACTE CIVIQUE QUI SIGNIFIE UNE ATTENTION PARTAGEE PAR LES COURANTS POLITIQUES ET PAR LES MOUVEMENTS SPIRITUELS AUX QUETES DE RECONNAISSANCE.

C'est donc l'intérêt des courants politiques (pour retrouver de la légitimité) et des mouvements spirituels (pour se démarquer des tentations identitaires et communautaires), comme des deux ensemble (pour conforter réciproquement leur crédibilité) que de prendre au sérieux toutes les quêtes de reconnaissance qui traversent notre société, en leur donnant un vrai écho et en leur permettant de prendre toute leur dimension. Et la signature d'un pacte civique pourrait seller une alliance en engageant les uns et les autres à infléchir leurs actions en fonction de cet objectif commun. La formulation de ces engagements est aujourd'hui à inventer, en voici quelques ébauches de suggestions relatives à ce seul aspect-là de la question... **qui ne prendront de sens qu'en articulation avec d'autres engagements portant sur des aspects socio-économiques : pas de reconnaissance sérieuse qui resterait purement « symbolique » et qui ne prendrait pas en compte les situations matérielles !**

Les politiques pourraient ainsi s'engager sur les quelques exemples suivants (qui peuvent impliquer des forces politiques par ailleurs fort opposées) :

61. Une politique qui ne se limite pas à des programmes sectoriels centrés sur l'économie, sur la sécurité et sur la redistribution, mais qui vise globalement à rendre aux citoyens l'« estime de soi » en les considérant comme **« acteurs » du « vivre ensemble »** dans tous les secteurs de leur existence, y compris dans leurs dimensions culturelles, morales et spirituelles. Une politique qui **stimule la vie démocratique** en valorisant toutes les formes de participation à la vie collective, en ouvrant l'espace public à des débats qui impliquent le plus grand nombre avec un essor donné aux nouvelles formes d'échange

62. Une politique particulièrement attentive à **exhumer toutes les situations de mépris** et à inventer des dispositifs publics qui donnent aux laissés pour compte une authentique voix au chapitre.

63. Une politique qui **valorise la société civile** et qui favorise le développement de la vie associative et culturelle, ainsi que toutes les actions collectives susceptibles de renforcer le lien social dans les entreprises, dans la vie locale ou dans le voisinage.

64. Une politique qui **incite les divers médias au respect** de toutes les identités et à la reconnaissance de toutes les spécificités en soignant la dignité des personnes.

65. Une politique qui **reconnaisse les particularités culturelles** de chaque groupe, qui favorise leur expression, qui respecte les opinions minoritaires et qui les appelle à contribuer activement à la vie démocratique.

De leur côté, les mouvements spirituels, quels que soient leurs références propres, pourraient s'engager sur :

66. Une spiritualité qui par ses pratiques, par ses rites et par ses méditations, ouvre chacun à **l'altérité, au respect, à la compréhension et à la solidarité**, sans aucune complaisance pour le racisme ou pour toute forme de ségrégation.

67. Une spiritualité particulièrement **attentive** à toutes les formes du **mépris** et à toutes les **luttres pour la reconnaissance**.

68. Une spiritualité qui amène chaque individu et chaque groupe à trouver force et résolution dans des formes communautaires et symboliques qui viennent de sa tradition propre, mais qui **rejetent tout mépris, toute violence et tout prosélytisme par la contrainte**.

69. Une spiritualité qui **prend en compte la rationalité scientifique et technique** avec toutes ses exigences et qui, tout en montrant les limites et en reconsidérant le sens, se refuse à la nier.

70. Une spiritualité qui **contribue à la quête de reconnaissance** en confrontant les individus et les groupes à la transcendance qui peut prendre divers visages (avec ou sans Dieu...) mais qui incite à s'impliquer dans la vie démocratique, chacun à sa manière.

Ensemble les courants politiques et les mouvements spirituels pourraient collaborer pour identifier les pesanteurs de notre société et les quêtes de reconnaissance, et redonner confiance en la vie et en la vie collective, en s'engageant à :

- développer une forme de « **laïcité ouverte** » qui donnent un vrai « droit de cité » à tous les courants spirituels qui soutiennent la démocratie et qui respectent la tolérance. (71)

- **réorienter le système éducatif** pour enseigner, aux côtés des grands courants philosophiques, le « fait religieux » ainsi que les grands courants spirituels, tout en incitant au respect, à la solidarité et à l'implication dans la vie démocratique. (72)

- **élargir la formation continue** à des formations humaines et culturelles dont le montage pourrait associer, aux côtés de l'université et des organismes de formation, des mouvements politiques, syndicaux, professionnels et spirituels. (73)

- **susciter des débats publics** qui donnent de la profondeur et du relief aux multiples quêtes de reconnaissance et qui élargisse le champ de la culture. (74)

Synthèse :

**La reconnaissance, un enjeu commun pour la démocratie et pour la spiritualité,
un intérêt partagé par les courants politiques et par les mouvements spirituels.**

1. Plusieurs analyses critiques récentes bousculent les frontières des disciplines traditionnelles (sociologie, psychologie, philosophie, sciences politiques...) pour apporter un regard neuf sur notre société qui positionne autrement les rapports entre la politique et l'intériorité, entre la démocratie et la spiritualité en y plaçant au cœur, la recherche individuelle et collective d'identité et de reconnaissance.
2. Cette anthropologie nouvelle exhume un niveau originel des relations humaines où se forment en même temps les personnalités et les capacités d'évaluation des individus et des groupes, **et où se déploie aussi toute expérience spirituelle**. Ce qui est rendu visible, c'est cette expérience à la fois très intime et très sociale, en amont même du langage et de toute expression verbale, où l'on se met à différencier ce que l'on aime et ce que l'on déteste en se distinguant soi-même. **Et cette visibilité nouvelle permet aussi d'éclairer avec une rationalité contemporaine le champ spirituel.**
3. Cette expérience de base où se façonnent le goût esthétique et le sens moral, s'opère à l'intérieur de relations de « reconnaissance » où les individus et les groupes construisent leur personnalité à travers les trois grands domaines de l'existence :
 - en nous reconnaissant dignes d'amour et d'affection, les proches nous donnent **confiance** en nous
 - en nous reconnaissant des droits, la loi et la Nation nous donnent le **respect** de nous
 - en faisant reconnaître nos mérites et nos compétences au travail ou dans les loisirs, nous nous attirons l'**estime** des autres et de soi et nous nous « réalisons ».
4. Mais **dans notre société post-moderne**, cette dynamique interpersonnelle de la reconnaissance est grippée. Beaucoup ne se sentent pas vraiment reconnus, bien plus même que dans les sociétés traditionnelles où des relations plus figées et plus collectives mais plus solides garantissaient la pérennité des reconnaissances. Chez nous, le champ des possibles est beaucoup plus vaste et incomparablement plus individualisé ; nous sommes constamment sollicités pour de nouvelles expériences et de nouvelles relations... qui sont autant d'occasions de reconnaissance, mais toujours très aléatoires et éphémères ! Du coup beaucoup de groupes n'arrivent pas à se faire reconnaître ; beaucoup d'individus se retrouvent seuls et démunis ; beaucoup perdent l'estime de soi, tant les exclus que les cadres « surbookés », que les innombrables déprimés ou candidats au suicide... Et les déçus, les désabusés, les méprisés font des citoyens « incertains » et « irrésolus » !
5. C'est un enjeu urgent pour la démocratie que de ne pas laisser se répandre ce sentiment de mépris ou de non reconnaissance ! **La démocratie a besoin de citoyens solides et résolus !** C'est aux politiques de rendre l'espoir ! Et ils le peuvent en transformant la scène publique pour la rendre capable de reconnaître les individus et les groupes comme des **acteurs potentiels de leur développement**. Il faut pour cela abandonner les pratiques de notable ou de technocrate et sortir des arrières-scènes obscures de la gouvernance. Il faut aussi reconnaître un rôle aux minorités et au symbolique en élargissant le champ de la culture. Il faut débattre, négocier et décider avec le respect de l'autre, en prenant en compte tous les niveaux de l'existence sociale par delà les variations de l'opinion !
6. C'est un enjeu non moins urgent pour les spiritualités que de présenter dans ce vaste mouvement de retour du religieux **d'autres voies spirituelles qui se gardent des dérives identitaires, communautaristes ou antirationnelles**. Elles peuvent aider les individus et les groupes à inventer les voies d'une reconnaissance ouverte à l'altérité et à la transcendance en actualisant des pratiques et des croyances qui délégitiment la violence et le repli sur soi et sur le passé, en donnant le goût de l'avenir.

Un pacte civique peut sceller une alliance entre les politiques et les spirituels pour que les chantiers de la reconnaissance s'ouvrent à l'altérité et apportent des améliorations matérielles.

Annexe 1

Reconnaissance et transcendance*(Une relecture « spirituelle » de la reconnaissance)*

Décrite de façon séculière par nos auteurs sans aucune référence religieuse, cette expérience de reconnaissance, à la fois intime et sociale, individuelle et collective, peut être aisément reprise par les divers mouvements spirituels ; elle se situe sur le terrain existentiel sur lequel ils déploient leurs méditations et leurs exercices. Ces analyses de la reconnaissance peuvent donc nourrir les méditations spirituelles à l'intérieur d'une forme de rationalité tout à fait contemporaine ; et en retour, elles confèrent aux spiritualités de nouvelles compétences en les plaçant au premier rang des forces morales capables de reconnaître effectivement aux individus et aux groupes une véritable valeur, et de raviver en eux leur aptitude à reconnaître toute la valeur de la vie, même quand menacent la violence, la mort ou la déprime ! Car dans leur grande diversité, toutes les spiritualités authentiques proposent des chemins qui amènent, d'une façon ou d'une autre, à la fois à « sortir de soi » et à reconstruire l'« unité d'un soi », dans une confrontation avec l'altérité, avec la brutalité de ce qui arrive et la joie de ce qui est donné. Quelle reconnaissance plus forte que celle qui nous prend quand on se reconnaît vivant... même après les blessures subies dans les nuits de combat avec l'Ange ?

Ainsi peut-on reprendre les réflexions sur notre relation à la transcendance au sein de l'immanence et rouvrir avec un éclairage nouveau le fameux débat sur le « surplomb » dont les démocraties auraient besoin pour surpasser leurs crises et leurs contradictions internes, mais dont la référence ne faisait pas consensus à Saint Denis... En effet la reconnaissance nous place dans une dialectique de la transcendance et de l'immanence, si l'on entend par là l'opposition entre ce qui nous est propre, interne et ce qui nous est extérieur et qui nous dépasse : nous nous reconnaissons nous-mêmes à travers notre reconnaissance par autrui ; **l'autre nous fait nous reconnaître ; l'altérité est à la source de notre propre reconnaissance, mais celle-ci nous est interne...** à la manière dont le Dieu d'Augustin lui était « plus intérieur à lui-même que lui-même » ! La reconnaissance est justement une expérience de cette transcendance qui nous est immanente (cette reconnaissance par l'autre qui nous ouvre à nous-même et à notre intériorité en nous donnant « confiance, respect et estime »). Mais c'est aussi l'expérience d'une immanence qui nous transcende (car que reconnaissons-nous au fond de nous-même, sinon cet Autre qui, en nous reconnaissant dignes de confiance, de respect et d'estime, nous a donné à nous-même et nous appelle à lui répondre !) La transcendance n'est pas ici identifiée à une instance extérieure ni à la « personne » de celui qui nous reconnaît, mais à une « relation » d'extériorité, à une « expérience » corrélative de l'expérience symétrique d'« immanence » qui, relative à l'intériorité, génère sa propre dynamique...

La notion de transcendance s'applique ici à notre relation avec cet autrui (le proche, l'amante, la loi, la société...) qui nous reconnaît et qui nous permet de devenir nous-même et de développer notre personnalité et notre intériorité en répondant aux appels de la vie... Mais pour les mouvements spirituels qui ne sont pas athées, cette « relation-avec-celui-qui-nous-reconnaît » pourrait bien servir d'image pour notre relation à un Dieu personnel qui, en nous reconnaissant, en nous appelant par notre nom et en nous donnant « confiance, respect et estime », nous permet de devenir une personne responsable et résolue... un « élu », appelé à une « vocation », « racheté par un quelqu'un qui s'est porté caution pour nous »...

Et pour ceux qui se rattachent au christianisme, la « reconnaissance » pourrait alors (peut-être ?) devenir le nouveau nom de la « grâce »... plaçant ainsi en consonance ce que l'on « sait » avoir reçu des autres et ce que l'on « croit » avoir reçu d'un Tout Autre... tous ces moments d'« action de grâce » où l'on se sent accordé à ce qui nous est donné... où notre sensibilité esthétique et notre sens moral se laissent surprendre... par ce qui nous vient d'ailleurs et qui nous donne confiance... C'était bien là l'expérience du Samaritain qui, au hasard d'une route, s'était laissé surprendre par cet accidenté qui lui est devenu tout proche... Pour Marie-Madeleine au tombeau, pour Pierre et pour Thomas, pour les Pèlerins d'Emmaüs et pour les Convives du repas de Pentecôte, l'expérience de la reconnaissance vécue au travers de tant d'événements dramatiques, fut celle d'une résurrection : en s'entendant appelés par leur nom et en arrivant à redire leur drame, une nouvelle vie se présentait à eux !

Annexe2

Même quand l'éthique du débat est respecté,
de vraies luttes pour la reconnaissance interfèrent !

Même lorsque nous respectons scrupuleusement l'éthique du débat, que nous montrons plein d'égards pour toutes les paroles échangées, que nous prenons le temps d'écouter et le temps de nous taire, que nous veillons à ne pas couper l'autre et à attendre notre tour, bref même lorsque nous appliquons toutes les procédures requises, il se trouve que se joue aussi un jeu intense entre les personnes qui entendent bien faire reconnaître derrière les points de vue, leur propre personne... ou qui n'osent pas prendre la parole par peur de s'exposer eux-mêmes ! Et ce jeu-là est encore plus prégnant dans les débats portant sur des thèmes spirituels, philosophiques ou existentiels car les positions exprimées sont d'autant plus intimes et personnelles ; les objections des interlocuteurs apparaissent comme autant d'attaques personnelles... et l'échange des arguments prend la forme aux yeux des tiers d'un véritable combat de coq qui peut vite devenir très lassant...

En fait, dans les débats de nos groupes de réflexion, comme dans toute vie démocratique et comme dans toutes les relations intersubjectives, il se joue derrière le scénario explicite une autre scène

où chaque acteur entend faire reconnaître son propre jeu et sa propre place, tant par les autres acteurs que par les spectateurs et par le groupe tout entier. Et des complicités internes alimentent bien vite cette distribution des estimes et des places, renforçant le phénomène qui est bien loin d'être totalement négatif, puisqu'il est très motivant pour les acteurs eux-mêmes et pour le groupe qui a besoin de leader et aussi de vedette, et puisqu'il donne de l'intérêt au jeu différencié des différents partenaires : la lutte pour la reconnaissance des interlocuteurs donne une vivacité supplémentaire aux divers débats démocratiques... dans la mesure toutefois où elle ne masque pas l'objet convenu du débat lui-même... et où elle n'empêche pas l'expression de certains ; le jeu personnel des acteurs n'a d'intérêt que s'il se surpasse en se mettant au service du scénario ; les enjeux de chacun ne deviennent gênant que lorsqu'ils détournent des enjeux du groupe... encore faut-il que ces enjeux soient explicitement partagés par tous ... et Patrick Boulte ne cesse de rappeler que chacun de nos débats doit être « finalisé » !

Ainsi les luttes pour la reconnaissance traversent tous nos débats et pas forcément de façon négative... si tant est que prime l'enjeu convenu par le groupe et que nul n'est empêché de s'exprimer... C'est l'un des aspects de l'éthique du débat trop souvent oublié ! Et cette approche critique de nos expériences vécues durant nos réunions, peut nous introduire dans une réflexion beaucoup plus large sur les dynamiques sociales et sur les enjeux de la démocratie. Car pourquoi cet inépuisable besoin de reconnaissance, plus fort que tous nos altruismes et que toutes les exigences éthiques d'une raison « désintéressée », n'interagirait-il pas ailleurs, partout où s'affrontent les intérêts personnels et sociétaux ?